



Le sexe et l'outil × l'exemple de Charles Guillain

Jean-François Géraud

► To cite this version:

Jean-François Géraud. Le sexe et l'outil × l'exemple de Charles Guillain. *Revue historique de l'océan Indien*, 2009, Dialogue des cultures dans l'océan Indien occidental (XVIIe-XXe siècle), 05, pp.271-290. hal-03426338

HAL Id: hal-03426338

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03426338>

Submitted on 12 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sexe et l'outil : l'exemple de Charles Guillain

Jean-François Géraud
Université de La Réunion
CRESOI – EA 12

Rattaché à la station navale de l'île Bourbon¹ de 1836 à 1839, le commandant Charles Guillain navigua à plusieurs reprises dans l'océan Indien jusqu'en 1848, à la demande du gouverneur de l'île et du ministère de la Marine et des colonies qui appréciaient tant ses talents de négociateur que la pertinence de ses rapports. C'est à partir de Bourbon qu'il accomplit des missions à Mascate, Calcutta, Madagascar, Zanzibar et la côte orientale de l'Afrique. Il a laissé d'importants comptes rendus de ces expéditions, que l'on peut ranger dans la catégorie des récits de voyage, en particulier les *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*².

La vie de Guillain est aujourd'hui oubliée³, son action ne déboucha sur rien, ses observations n'eurent aucun écho. Les explorations africaines et malgaches, bien que prometteuses en raison de leur intérêt pour le commerce et la diplomatie, ne donnèrent lieu à aucune inflexion de la politique française. Les indications ethnographiques de premier ordre qu'elles comportaient ne furent à l'époque validées par aucune instance scientifique⁴. Si la qualité de ses études fut reconnue par ses supérieurs, ses travaux furent délaissés une première fois lors du changement de régime qui marqua la révolution de 1848, et lorsque l'attention s'y reporta au moment de la stabilisation définitive du Second empire, les molles réactions des milieux d'affaires ou des cénacles scientifiques n'eurent aucune application. Ce n'est qu'aujourd'hui que l'on redécouvre la pertinence de ses remarques, l'intérêt de ses ouvrages qui commencent à être cités en tant que source dans les bibliographies des travaux universitaires.

Les voyages et les rapports de Guillain, en conformité avec la doctrine saint-simonienne dont il est un adepte, se présentent comme les moments d'un dialogue interculturel délibéré. Parmi les interlocuteurs qu'il choisit, Guillain fait une place particulière aux femmes. D'abord parce qu'il les rencontre et les décrit, ce qui est déjà assez inhabituel, ensuite parce qu'il en prend des daguerréotypes qui sont sans doute parmi les premières photos de femmes africaines. Si, avant même

¹ « Séjour des bâtiments de guerre en pays étranger ou dans les colonies, dont la mission est de faire respecter le pavillon national, d'exercer la police maritime, de protéger les nationaux. L'expression désigne aussi l'ensemble des bâtiments chargés, en un point, de ce service », Robert Gruss, *Petit dictionnaire de Marine*, Paris, Editions Maritimes et d'Outre Mer, 1963, 270 p.

² *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain. Première partie : Exposé critique des diverses notions acquises sur l'Afrique Orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Deuxième partie : Relation du voyage d'exploration à la Côte Orientale d'Afrique, exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1848 par le brick Ducouëdic sous le commandement de M. Guillain, capitaine de frégate, publié par ordre du gouvernement*, Paris, Arthus Bertrand Editeur, Librairie de la Société de géographie, imp. M^{me} V^{ve} Bouchard-Huzard.

³ Voir Michel Reuillard, *Les saint-simoniens et la tentation coloniale. Les explorations africaines et le gouvernement néo-calédonien de Charles Guillain (1808-1875)*, Paris, L'Harmattan, 1995, 580 p.

⁴ Voir mon article « Sur des images disparues : les premiers daguerréotypes de la zone océan Indien du commandant Guillain », à paraître aux PUPS, 2009.

qu'elle se diffuse (années 1850), la photographie suggère « l'ubiquité, don jusqu'alors réservé au rêve, au diorama ou à la littérature »⁵, son emploi ici, c'est là notre hypothèse, au lieu de rendre avec plus de précision la femme africaine, la fait entrer dans des schémas de domination.

Après avoir rappelé d'où parle Guillain (I), nous verrons que la constatation ethnographique qui est le fait de l'œil (II) cède la place à l'érotisation par le médium de l'appareil (III).

Le commandant Guillain relève d'une double appartenance. Il appartient d'abord au saint simonisme, refoulé aujourd'hui de la mémoire nationale pour de multiples raisons⁶. C'est sans doute en 1830 qu'il a adhéré au mouvement, et Suzanne Voilquin⁷ évoque en 1833 « Charles Guillain, jeune capitaine de la Marine royale, en congé de semestre (...) venu passer ce temps au milieu de nous »⁸. La présence de l'officier de marine n'est pas un hasard : le journaliste décrit un commandant Guillain proposant « dans le cas où l'Égypte nous serait inhospitalière, d'aller partout ailleurs fonder une colonie, pourvu que le Père voulût bien se mettre à notre tête. Notre marin avait déjà fait le tour du monde ; aussi les descriptions des diverses contrées qu'il proposait pour une fondation grandiose étaient-elles fort attrayantes ». Les saint-simoniens promeuvent en effet une « colonisation de progrès » à laquelle souscrit Guillain. Cette « bonne » colonisation éviterait un choc frontal avec les populations⁹ : en 1831, le journal saint-simonien *Le Globe* affirme que la colonisation va procurer aux peuples arriérés les sentiments religieux, l'association, les lumières, l'aisance. L'objectif final est de réaliser la fusion des civilisations européenne et orientale. Mais si le saint-simonisme colonial est aussi, en réalité, une « (...) discipline extrêmement systématique qui a permis à la culture européenne de gérer – et même de produire – l'Orient du point de vue politique, sociologique, militaire, scientifique et imaginaire pendant la période qui a suivi le siècle des Lumières », comme le note E. Saïd¹⁰, lorsque Guillain entreprend ses voyages, le mythe est encore vivant, qui fonde la bonne conscience.

Dans le contexte du saint simonisme, y compris colonial, la femme joue un rôle de premier plan, car la doctrine lui a réservé une place particulière. Saint-Simon lui-même n'avait pas prononcé le nom de la femme, mais sa théorie opère une reconstitution symbolique du couple : la femme existe à nouveau socialement, comme mère, à côté du père. C'est à partir de ce couple que va pouvoir s'opérer l'émancipation des femmes. Dès 1831, l'« Appel aux femmes » du père Enfantin porte au cœur du saint-simonisme la « question femme », participant au regain de

⁵ Claire Bustarret, *Parcours entre voir et lire. Les albums de voyage en Orient (1850-1880)*, thèse sous la direction d'A.-M. Christin, Paris VII, 1989, 303 p., p. 66.

⁶ Voir « Le saint-simonisme : approches nouvelles et actuelles », Philippe Régnier, Directeur de recherche au CNRS, <http://www.cndp.fr/RevueTDC/855-66007.htm>.

⁷ Suzanne Voilquin (1801-1877), journaliste et écrivaine féministe française acquise aux idées saint-simoniennes a été la directrice de *La Tribune des femmes* journal féministe saint-simonien fondé en 1832.

⁸ Suzanne Voilquin, *Souvenirs d'une fille du peuple ou la saint-simonienne en Égypte*, Paris, F. Sauzet, 1866, p. 116.

⁹ Les populations arabes en particulier à l'heure de la conquête de l'Algérie.

¹⁰ Voir également la critique assez peu nuancée de Smail Hadj Ali, « Les saint-simoniens en Algérie. Les réseaux de 'l'association' comme 'réseaux de la soumission' », *El Watan*, 31 août 2006.

féminisme¹¹ qui se produit au cours des années 1830¹². Enfantin propose aux femmes l'égalité, leur ouvre ses réunions, leur confie des « enseignements »¹³, allant jusqu'à leur donner la parole en public et à intégrer celles qui osent à sa hiérarchie : « L'homme et la femme, voilà l'individu social ; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompetence à la juger ». De proche en proche, c'est le couple, par les questions du divorce et de la morale sexuelle, les enfants, par la question de l'instruction publique, la famille, par la question de l'héritage, qui entrent en débat. Certains entreprennent la quête de la « femme messie », tel Barrault qui fonde, en janvier 1833, les Compagnons de la femme. Il faut aller à la femme, « comme le fleuve à la mer, l'aigle à la lumière ».

Cette femme, les uns la chercheront à Constantinople, d'autres au Caire : l'Occident avait enfanté le Père, l'Orient donnerait la Mère. Certains saint-simoniens ont ainsi tenté de mettre en conformité la théorie et la pratique, comme Edmond Combes, l'un des protagonistes de l'expédition saint-simonienne Combes-Tamisier¹⁴ en Abyssinie, dont l'un des objectifs était la recherche de la « femme libre ». Il en revint avec pour compagne une jeune femme Galla, esclave qu'il avait rachetée, surnommée par ses amis l'« Abyssinienne », et qui l'accompagne ensuite dans ses postes successifs en Turquie, au Maroc, en Syrie, au Liban. Citons encore Ismayl Urbain qui, en s'unissant avec Hanem par le biais de sa conversion à l'islam, comme métis et saint-simonien, réalise en fait le mariage de l'Orient et de l'Occident, devenant par là même une sorte de médiateur entre les musulmans et les chrétiens, les Noirs et les Blancs¹⁵. C'est donc sans a priori négatif, bien au contraire, que Guillaïn rencontre les Africaines.

Car, c'est là sa seconde appartenance, Guillaïn fait alors partie de la station navale de Bourbon¹⁶, incluse dans un environnement socioculturel spécifique. A partir de l'île Bourbon la France, dans une situation de déprise coloniale, réaffirme sa présence dans l'océan Indien. La Division Navale de Madagascar et de l'île Bourbon, appelée aussi Division Navale de l'Océan Indien, devient le principal instrument de la politique des points d'appui mise en œuvre par les ministres de la Marine successifs. Le contre-amiral de Hell, gouverneur de

¹¹ Dans ce courant impulsé par Fourier et le saint-simonisme, George Sand, avec son roman *Lélia*, aborde pour la première le désir d'une femme pour une autre femme. Toujours dans ce courant apparaît la première artiste lesbienne, vivant ouvertement avec une femme, Rosa Bonheur, première femme artiste à recevoir la Légion d'honneur

¹² Dont se moque l'économiste et écrivain Louis Reybaud.

¹³ Héritières de Saint-Simon, Claire Bazard, Cécile Fournel, Marie Talon sont au sommet de la hiérarchie du mouvement, beaucoup d'autres s'y engagent : Eugénie Niboyet, Suzanne Voilquin, Désirée Vêret, Marie-Reine Guindorf, Elisa Lemonnier, Pauline Roland.

¹⁴ Dans le contexte de la rivalité anglo-française dans la Corne de l'Afrique, les Saint-simoniens envoyèrent Maurice Tamisier et Edmond Combes faire des travaux de reconnaissance en vue de l'établissement d'une colonie utopique basée sur les conceptions d'un christianisme renouvelé, de l'égalité des races, d'une société égalitaire, et du libre-échange (1835-1837), voir Edmond Combes et Maurice Tamisier, *Voyage en Abyssinie, dans le pays des Galla, de Choa et d'Ifat*, Paris, 1838-40, 4 vol., et Cornelius J. Jaenen, « The Combes-Tamisier Mission to Ethiopia, 1835-37: Saint-Simonian Precursors of Colonialism », *French Colonial History*, Volume 3, 2003.

¹⁵ Jérôme Debrune, « La part de l'Autre dans la quête de soi. À propos de la conversion à l'islam de Thomas Ismayl Urbain », *Cahiers d'études africaines*, Editions de l'E.H.E.S.S., 238 p., p. 373-384, n° 166, 2002/2.

¹⁶ On lira de Philippe Béchu, « La station navale de Bourbon (1815-1905) », Catalogue de l'exposition *L'île de La Réunion et les activités maritimes. XIX^e-XX^e siècles*, (Médiathèque du Port, 1993), Saint-André, Imp. Graphica, 1993, 169 p., p. 128-169.

la colonie de 1837 à 1842, joue un rôle moteur dans l'expansion française dans la zone. C'est sur son initiative que l'île de Nossi-Bé est acquise en 1840, et que, l'année suivante, l'île de Mayotte, véritable « petit Gibraltar » du canal du Mozambique, passe sous la souveraineté française. De Hell organise également la recherche de peuplades du littoral aspirant à une autonomie vis-à-vis de l'imam de Mascate, qui permettrait d'élargir les possibilités du négoce français, et celle de points d'ancrage et de ravitaillement utilisables par les navires à vapeur d'une ligne projetée entre La Réunion, Suez et au-delà, après l'ouverture – vraisemblable – du canal, témoignant plus directement encore d'un projet saint-simonien. Les saint-simoniens sont en effet présents dans l'entourage du gouverneur de Hell, tels Vincent Noël¹⁷, et les officiers de la station navale, Broquant¹⁸, Passot¹⁹, et bien entendu Guillain. Cette tonalité saint-simonienne, particulièrement active et vivante dans le creuset bourbonnais, caractérise la mise au point du projet de contacts interculturels du commandant, et c'est à partir de ce milieu insulaire saint-simonien qu'est pensé, puis porté, le regard sur l'autre, et sur la femme. Loin de favoriser une « logique de désancrage »²⁰ par laquelle le commandant disposerait une série de types qui pourraient à la fois coexister en contrastant²¹, ces deux appartenances édifient les cadres d'une appropriation de l'exotique – ici l'Africain – à l'occident(al).

*

Les populations africaines, en effet, à l'heure de l'interdiction de la traite et de la prochaine abolition de l'esclavage, doivent entrer en relations commerciales avec les Européens ; le peuvent-elles, dans le cadre d'une réciprocité qu'exige la logique du libre-échange, sous-tendu par le mythe du « Bon Sauvage », qui ne s'applique d'ailleurs que partiellement aux Noirs²² ? Du

¹⁷ Noël (Vincent dit Victor ; 1814), saint-simonien traducteur d'arabe, apprend l'hébreu et le syriaque, et fait le pèlerinage de La Mecque. Recommandé par le professeur Reinaud, membre de l'Institut et conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque royale, il est désigné pour occuper les fonctions d'agent consulaire à Zanzibar, mais refuse le poste qui sera occupé par Broquant. Dans l'entourage du gouverneur de Hell il publie, entre 1843 et 1844, quatre articles bienveillants, assez peu neufs il est vrai, sur le peuple sakalave.

¹⁸ F. P. Broquant fut le premier consul de France à Zanzibar auprès de Seyid-Saïd, à compter du traité de 1844. Son expérience antérieure de l'Afrique, alors qu'il était capitaine de marine marchande à Bordeaux, sa participation à la mission Louis-Edouard Bouët-Willaumez de 1838-1839 le long des côtes d'Afrique, l'avaient fait désigner pour ce poste, où il mourut de dysenterie un an plus tard. Voir Norman Robert Bennett, « France and Zanzibar, 1844 to the 1860s », *The International Journal of African Historical Studies*, Vol. 6, n° 4 (1973), p. 602-632 ; Broquant est également cité dans l'article de Jaenen ; Guillain évoque son décès et la liquidation des affaires du consulat aux pages 88-93 du t. II des *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain*, Paris, Arthus Bertrand Editeur, Librairie de la Société de géographie, imp. M^{me} V^e Bouchard-Huzard.

¹⁹ Pierre Passot (1806-1855), officier français du corps d'artillerie de la Marine, après avoir pris part à l'expédition d'Alger, fut affecté à Bourbon en 1836. Le 14 juillet 1840, arrivé à bord du navire de guerre *La Prévoyante*, il place l'île de Nosy Be sous la protection de la France ; le 13 juin 1843, il prend possession de Mayotte (acquise en 1841) au nom du roi. Nommé commandant supérieur de cette île, il y promulgue en 1847 l'arrêté local d'affranchissement des esclaves.

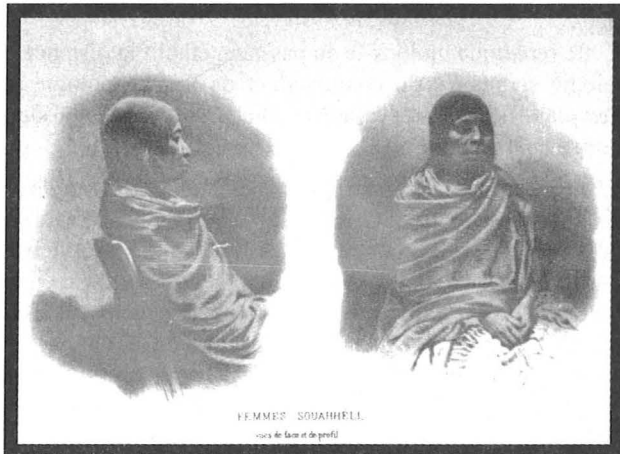
²⁰ Guy Barthélémy, « Photographie et représentation des sociétés exotiques au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1999, vol. 29, n° 105, p. 119-131.

²¹ C'est ce qu'imagine Gautier dans un article de *La Presse* du 7 août 1849 : « La beauté indoue, la beauté arabe, la beauté turque, la beauté chinoise viendront varier de leurs charmes exotique la monotonie du type européen. La flore de tous les pays diversifiera le feuilleté du paysagiste ».

²² Les Hottentots jouent ainsi tour à tour le rôle de modèle (Diderot, Raynal, Bernardin de Saint-Pierre), ou de repoussoir (Buffon) : si c'est la servitude qui rend vicieuse l'âme, cette dernière n'en est pas moins nativement barbare, du fait de la pigmentation de la peau : « Tous les voyageurs qui les ont fréquentés, tous les écrivains qui en ont parlé, s'accordent à les représenter comme une nation qui a, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'âme aussi noire que le corps. Tout sentiment d'honneur et d'humanité est inconnu à ces hommes », écrit Jacques Philibert Rousselot de Surgy, défenseur de l'esclavage, dans ses *Mélanges intéressants et curieux, ou Abrégé d'Histoire naturelle, morale, civile et politique de l'Asie, de l'Afrique et des Terres polaires*, Paris, Durand, 1763-1765.

côté de la maternité, du travail, des échanges et non de la guerre, les femmes, les mères, joueront un rôle essentiel dans l'établissement de cette réciprocité, si du moins elles présentent des caractéristiques qui les rendent proches des Européens. S'agit-il d'une configuration mercantile au sens large, matrimoniale et réciproitaire au sens étroit, car l'on ne juge pas encore que les occidentaux qui ont une véritable relation amoureuse avec les « indigènes » sont « décivilisés »²³ ? Le commandant, qui enregistre la présence des femmes, soit au gré de rencontres relevant des procédures de l'exploration géographique, soit parce qu'elles sont montrées par les hommes, laisse un spectre d'interprétation largement ouvert. Comme est ouverte sa démarche de connaissance de ces femmes, par la description, puis la prise d'images²⁴.

Alors que l'Islam, de religion des élites, est en train de devenir progressivement partie intégrante des cultures africaines noires²⁵, Guillaïn rencontre deux catégories de femmes, les musulmanes Souahhéli (Swahilies²⁶) et les africaines, moins islamisées, les Soumal (Somalies), distinction qui peut être artificielle comme il l'affirme à juste titre : « Beaucoup de Souahhéli peuvent être pris pour des Arabes, ne se distinguant de ceux-ci ni par les traits ni par le costume »²⁷.



Femme Souahhéli (Swahili)-Lithographie

²³ Nous renvoyons explicitement à l'ouvrage de Charles Renel (*Le décivilisé*), et aux articles de nos amis Nivoelisoa Galibert, Préface au « Décivilisé » de Charles Renel, Saint-Denis (La Réunion), Grand Océan, 1998, 215 p., p.7-16 et Gil Dany Randriamasitiana, « Francophilie et indigénophilie paradoxales à travers *Le décivilisé* de Charles Renel », TALOHA, n° 18, 25 novembre 2007, URL : <http://www.taloha.info/document.php?id=618>, ainsi qu'à celui de notre collègue Serge Meitinger, « Un précis de décivilisation : à propos du *Décivilisé* de Charles Renel », *Dérives et déviations*, sous la direction de Corinne Duboin, Paris/Saint-Denis, SEDES/Le Publieur/Université de La Réunion, coll. Bibliothèque universitaire francophone, 2005, p. 245-253.

²⁴ Voir mon article « Sur des images disparues : les premiers daguerréotypes de la zone océan Indien du commandant Guillaïn », à paraître aux PUPS, 2009.

²⁵ Mar Fall, *Orientations de la recherche sur l'Islam en Afrique noire, 1979-1983*, Centre d'Etudes d'Afrique Noire – CEAN, IEP Bordeaux 1, 1986, 18 p.

²⁶ La culture swahilie est la culture partagée par les peuples de la côte de l'Afrique de l'Est présentant les mêmes caractéristiques d'une population d'origine bantoue métissée d'apports arabes et persans de Chiraz, dont les prospères villes-États côtières comme Mombasa, Gede, Malindi, Kilwa, Lemou, auxquelles il faut ajouter Zanzibar et les Comores, vivaient du commerce de marchandises africaines destinées aux marchés orientaux. Ces peuples, dont la culture est urbaine, à la fois africaine et musulmane, parlaient une langue voisine, et partageaient un certain nombre de valeurs.

²⁷ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn*, op. cit., t. 1, p. 79.



Femmes Soumal Médjeurtine (Somali)-Daguerrotypes

Cette remarque, notons-le au passage, établit la distance qui sépare encore l'anthropologie spontanée du commandant de l'anthropologie savante, traversée par un souci classificatoire essentialiste, et se traduit par la production de « types » encore absents chez Guillaïn.

L'approche géographique qui est la sienne promeut l'axe spatial qui, tout en révélant la différence des civilisations, met en évidence aux yeux de l'européen l'existence d'une femme dominée : « Chez les Soumal, tout le travail repose sur la femme : la garde et l'éducation des enfants, l'entretien du ménage, la préparation des aliments, la coupe du bois, l'approvisionnement de l'eau et jusqu'à la construction de la case sont de son ressort »²⁸, note-t-il à propos des Africaines, ou « il n'y a que les femmes d'origine arabe et les concubines d'Arabes qui soient assujetties à la séquestration et aux autres restrictions du même genre, imposées par la loi de Mahomet »²⁹, dit-il des Swahilies.

Une telle appréciation qui révèle le point de vue d'un saint-simonien, ne peut s'abstenir du regard de l'anthropologie du temps, pour l'heure essentiellement médicale, qui se construit par la pratique de la mesure des corps, faisant déjà passer la femme au crible du regard occidental. Si Guillaïn ne sacrifie pas à la recherche d'un primitivisme originel, évitant généralement de désigner le corps des femmes par les attributs de la maternité, les seins, les fesses, le ventre rond, le petit enfant au bras, il multiplie néanmoins les notations quasi anthropométriques, qui détaillent la taille des yeux et leur écartement, celui du nez au menton, la forme de la bouche et des oreilles ; il ne recule pas non plus devant l'évocation d'un « tatouage en relief, assez joli, de forme régulière »³⁰, qui n'est pas encore perçu comme inquiétant. Ces notations corporelles n'empêchent pas cependant que les investissements symboliques de cette culture afro-islamique lui demeurent

²⁸ *Ibidem*, p. 427.

²⁹ *Ibidem*, p. 521-522.

³⁰ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit., t. 2, p. 215-216.

étrangers : il ne peut voir que le nez qu'il mesure est le symbole de la perfection corporelle, que le front dégagé dont il évalue l'angle est le miroir de l'âme, qu'il porte dessiné les traits profonds de l'existence, ni combien l'œil entretient de rapports avec la main, etc.

C'est plutôt par les descriptions du costume qu'il cherche à rendre immédiatement perceptible la « coutume », la culture, en des signalements interminables – qui nous sont aujourd'hui fort utiles – des vêtements et parures, anticipant dans ce souci la remarque ultérieure de Baudelaire : « Les races que notre civilisation, confuse et perversie, traite volontiers de sauvages, avec un orgueil et une fatuité tout à fait risibles, comprennent, aussi bien que l'enfant, la haute spiritualité de la toilette »³¹. Ces descriptifs – dans lesquels le rude commandant fait parfois montre d'un sens du détail tout féminin ! – sont l'occasion, au gré des rencontres, d'opposer la Somalienne superficiellement islamisée, et la Swahilie qui l'est beaucoup plus. Des Somaliennes : « Les femmes composent leurs vêtements de peaux de mouton et de gazelles tannées tant bien que mal, et de quelques morceaux d'étoffes de coton. Elles ont toutes comme premier vêtement, une sorte de plastron de cordonnier, passant sous l'aisselle droite et noué au-dessus de l'épaule gauche ; il masque la poitrine et retombe en tablier, jusqu'un peu au-dessus du genou »³². Des Swahilies : « Quelquefois elles ne sont vêtues que d'une sorte de sarrau à manches courtes, avec une ouverture étroite pour le passage de la tête ; ce vêtement est assez ordinairement en étoffe de couleur claire, cotonnade ou soie rayée ; toutefois elles portent, le plus souvent, une chemise qui a pour complément un pantalon large (*sourouali* en souahhéli, en arabe *serouâl*), serré par une gaine ou coulisse au-dessus des hanches »³³.

Il s'attarde aussi sur les bijoux : « Les femmes ont aussi les jambes nues mais garnies, au-dessus de la cheville, d'une ou de plusieurs manilles (*hâli-hâli*) grands anneaux creux soit en argent, soit en cuivre (...) Outre les anneaux qui ornent leurs jambes [les femmes] ont encore des bracelets (*kikéhé*) d'or ou d'argent, de cuivre ou de verroterie, des bagues (*p'hété*, *kédolé*) d'espèces diverses et des colliers (*m'kofou*) auxquels sont suspendues de petites cassolettes (*tchouho*). Ce ne sont point des boucles qu'elles mettent à leurs oreilles, mais des boutons doubles. Leur nom en souahhéli est *djaci* au singulier, et *madjaci* au pluriel. Ce n'est pas, du reste, le lobule seul de l'oreille qui est percé ; il y a encore plusieurs trous pratiqués dans le pli qui borde cet organe en arrière et en haut »³⁴ ; ou : « Elles portaient des pendants d'oreilles, de cuivre, en forme de chapeau chinois, et des colliers de verroteries et de grains de métal enfilée ; de grands anneaux de cuivre et d'étain ornaient leurs jambes et leurs bras »³⁵. Ainsi, par la description des femmes, Guillaumin établit alors entre un être et les conditions de son existence. Mais il n'a garde d'oublier son objectif saint-simonien, réduisant souvent la distance culturelle entre

³¹ Charles Baudelaire, *Le Peintre de la vie moderne*, chap. XI « Eloge du maquillage », Paris, éd. du Sander, 2009, 110 p.

³² *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 1, p. 419.

³³ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 1, p. 86-87.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 2, p. 215-216.

européenne et africaine : « Une pièce de coton, formant jupe, maintient le plastron à la taille, et quelquefois se serre à coulisse au-dessus des hanches, imitant alors parfaitement certaine partie du costume de nos dames, qu'on nomme, je crois, une tournure »³⁶ : l'altérité des sociétés exotiques ailleurs présentée comme radicale est ainsi euphémisée.

Car ces observations ethnographiques ouvrent assez généralement, au nom d'une comparaison implicite avec le vêtement européen, sur un jugement de valeur négatif : « Autant qu'il est permis d'en juger, le costume des femmes est sans élégance et sans grâce »³⁷ ; « D'autres, particulièrement les femmes souahéli, substituent à ce dernier [le *sourouali*, pour nous sarouel] une longue pièce d'étoffe (*goûho*) qui se roule autour du corps et l'enveloppe depuis les aisselles jusqu'aux pieds : c'est bien le maillot le plus disgracieux et le plus contre nature qui se puisse voir ; il pèse sur la face supérieure des seins et les rabat vers le ventre, contribuant ainsi à les déformer, même chez les plus jeunes ».

La disgrâce du vêtement a pour corollaire la laideur des femmes somaliennes, qui « ne peuvent compenser que par la beauté des formes l'imperfection des traits du visage », et la malpropreté des Swahilies : « Les femmes souahéli m'ont paru avoir les cheveux crépus et, par conséquent peu susceptibles d'être lisses ou tressés. Elles ont un goût prononcé pour les parfums et emploient habituellement les essences de rose, de jasmin, de girofle, de sandal ; elles aiment nos cosmétiques et accordent une estime particulière à l'alcoolat balsamique qui a rendu célèbre le nom de Jean-Marie Farina. Malgré cela, comme elles sont fort sales, et ne pratiquent pas les ablutions avec toute la fréquence et les soins minutieux qu'exigerait le climat ; comme elles ont des effets de toilette qui sont rarement changés et que ne protège, la plupart du temps, aucun linge, il se fait, entre les émanations qui s'exhalent de leur corps mal lavé, continuellement en transpiration sous ces vêtements inamovibles, et les parfums employés avec profusion, une lutte où ces derniers sont vaincus, au grand détriment des organes olfactifs, affreusement blessés par ces fauves senteurs humaines ».

On peut retrouver, dans le déluge de ces clichés dépréciatifs, l'outillage conceptuel du saint-simonien, sous le mode négatif. Car une telle appréciation ne relève pas forcément d'une interprétation raciste : la lecture attentive de l'ouvrage du commandant montre qu'il s'agit davantage d'une impression fondée sur le niveau de développement supposé des diverses populations qu'il croise. Cette dévalorisation révèle, et comme obliquement, une hiérarchie des cultures évidente pour Guillaïn. Le commandant ne dit pas autre chose qu'au même moment Courtet de l'Isle : « Plus le type de race est beau, plus la civilisation de cette race est avancée ; plus le type est laid, plus la civilisation est imparfaite »³⁸. Les membres des peuples réputés civilisés sont par nature plus beaux que les primitifs.

Certaines femmes swahilies peuvent cependant échapper à cette dévalorisation, rendant possible, par une vénusté à laquelle est sensible l'occidental, un rapprochement : « On remarquait plusieurs Abyssiniennes, dont les charmes pourront être appréciés d'après les portraits daguerréotypés qu'on

³⁶ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit., t. 1, p. 418-419.

³⁷ *Ibidem*, p. 86.

³⁸ V. Courtet de l'Isle, *Tableau ethnographique du genre humain*, Paris, 1849.

trouvera dans l'album du voyage »³⁹ ; aux yeux de Guillain, elles possèdent une beauté, toute relative, liée à la fois à leur teint mais aussi aux traits de leur visage : « Théri avait le teint remarquablement clair et pouvait passer pour jolie, à Moguedchou, en vertu du dicton vulgaire sur les borgnes et les aveugles. Elle n'était pas d'origine Soumal et ses traits semblaient appartenir à cette classe de métis qui proviennent du croisement des types arabe et malgache »⁴⁰ ; « Elle a les traits assez jolis pour une indigène, la peau pas trop noire et une physionomie agréable »⁴¹ ; « J'avais eu l'occasion de m'apercevoir qu'elle était, quoique du plus beau noir, remarquablement jolie »⁴².



Théri-Daguerréotype

En vérité, cette générale dévaluation se recoupe avec une autre, qui est sans doute plus fondamentale. Elle confronte les femmes voilées aux femmes dévoilées. Ces dernières sont en règle générale les Africaines, les Somaliennes, qui prennent certaines libertés avec les prescriptions de la pratique musulmane⁴³ :

³⁹ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 1, p. 26.*

⁴⁰ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 2, p. 122.*

⁴¹ *Ibidem*, p. 106-107.

⁴² *Ibidem*, p. 25.

⁴³ Sur les côtes africaines de l'est, il a fallu attendre le XIX^e siècle pour que l'Islam, arrivé dès le VIII^e siècle, dépasse la bande côtière et s'implante à l'intérieur. On note donc une opposition entre les islamisés de longue date (Arabes, Swahilis) et les néo-convertis (Africains de l'intérieur). Le degré d'islamisation reproduit la hiérarchie politique et économique établie. Le message religieux est cependant assez souple pour tolérer des adaptations aux normes

« J'ai cru seulement remarquer, au sujet des prescriptions du Coran, sur la tenue des femmes et leur claustration, plus de laisser-aller à Mombase que dans la capitale du Souahhel. Elles s'enveloppent moins scrupuleusement, quittent leurs voiles sans trop de peine et circulent au dehors avec assez de liberté »⁴⁴ ; « Les femmes soumal se montrent toujours le visage découvert, les bras et les épaules nues »⁴⁵. Paradoxalement, le commandant regrette leur absence de voile : « Pour ma part, en les contemplant, j'ai compris qu'après tout il y a du bon dans la prescription du voile, et que ce pourrait bien être un premier pas vers l'intronisation de l'égalité chez le beau sexe »⁴⁶. Il décrit à l'inverse avec un luxe de détails le voile des femmes musulmanes : « [le pagne] couvre la tête et les côtés de la face, dont on n'entrevoit, d'ailleurs, le reste qu'à travers un masque (*beurqou*), Celui-ci n'a, dans le genre, aucun rapport avec les nôtres ; il est constitué de deux bandes d'étoffe de soie noire, maintenues par quelques baleines qui servent à leur donner la forme voulue : l'une de ces bandes cache le front, se joignant, en haut, avec une sorte de résille, et descend, jusqu'aux sourcils ; l'autre voile la partie du visage comprise entre le milieu du nez et la lèvre supérieure. Les deux pièces sont soutenues en avant par une baleine étroite et plate qui suit la crête du nez, et donne ainsi au masque la forme d'une carène. Il est conservé, même dans la maison, en présence d'un homme »⁴⁷.



Abyssinienne voilée et jeune esclave-Lithographie

culturelles des sociétés intérieures, tout en décourageant les dérives syncrétiques, cf. François Constantin, « Le Saint et le Prince. Sur les fonctionnements de la dynamique confrérique en Afrique orientale », *Les voies de l'Islam en Afrique orientale*, dir. François Constantin, Paris, Karthala, doc. CREPAO n° 3, 1987, 150 p., p. 85-110

⁴⁴ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 2, p. 247-248.

⁴⁵ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 1, p. 521-522.

⁴⁶ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 2, p. 107.

⁴⁷ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit., t. 1, p. 88.

Les femmes dévoilées montrent leur corps, part de beauté féminine qui échappe au couvert, mais devraient cacher leurs visages ; les femmes voilées doivent au contraire révéler leurs visages ; le voile n'est que le truchement de la religion qui morcelle également le corps, le découpe en zones corporelles promises ou prohibées à l'œil masculin. Ainsi, l'observation oculaire débouche sur un constat : le regard ne livre pas les clés d'une réciprocité, mais, sans buter sur une étrangeté radicale de la femme, la situe en position inférieure à l'euro péenne, selon l'impensé des grilles de lectures imposées par l'Occident. Que peut dès lors apporter l'usage du daguerréotype ?

*

Le daguerréotype est un instrument immédiatement validé par la bourgeoisie, car il est un outil à produire des images, réalisant le désir d'une couche dominante pour qui la proposition d'images est l'un des constituants majeurs de la culture visuelle, et entre dans la construction d'un imaginaire qui assouvit le désir d'appropriation de l'image du monde – ici la mystérieuse Afrique. Cette appropriation est cependant, chez Guillain, soumise aux principes saint-simoniens, qui entendent dégager le sujet photographié de la subjectivité de l'observateur et le constituer en interlocuteur d'un dialogue possible a priori, tout en satisfaisant au passage une véritable pulsion scopophilique du commandant. Il permet en effet de transgresser la ségrégation sexuelle d'une civilisation du couvert, au cœur d'un répertoire féminin d'action, et de voir ce qui ne devrait pas être vu. Dans ce contexte, le daguerréotype agit comme un outil de vérité : comme on établit alors une consubstantialité de l'image et de la réalité, l'appareil doit satisfaire l'exigence occidentale de toute image : dé-couvrir, dé-voiler, enlever le voile.

Les daguerréotypes du commandant ne sont pas influencés par la peinture orientaliste de l'époque, celle des E. Giraud, J. L. Gérôme, E. Delacroix. On est très loin de ces atmosphères saturées, dans le confinement d'une lumière brouillée et comme poudreuse, l'amas étouffant des cuivres éteints et des coussins poussiéreux, et la « fixité indolente des personnes extatiquement repliées dans leurs intérieurs »⁴⁸, que produira aussi un peu plus tard la photographie coloniale. Guillain ne retouche pas, ni ne recadre, ni ne recherche le jeu du flou et du lumineux, comme le feront les photographes ethnologues⁴⁹ : il veut montrer les femmes indigènes telles qu'elles sont. Mais ce que rend le commandant, ce ne sont pas les corps, mais ses images, le résultat d'un regard constructeur.

Car l'usage du daguerréotype introduit d'emblée et paradoxalement des codes occidentaux. L'appareil inflige aux femmes l'immobilité de la pose, leur interdisant, difficilement concède Guillain, toute mimique⁵⁰ ; une infinité de gestes, le langage des mains si important pour les femmes habituées au voile et qui

⁴⁸ Christelle Taraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale. 1860-1910*, Paris, Albin Michel, 2003, 143 p.

⁴⁹ Par exemple Edward S. Curtis, photographe des « Peaux Rouges », qui s'inscrit dans le programme d'Henry Peach Robinson (1830-1901) : « Nous avons le devoir impérieux d'éviter la simplicité, le dépouillement et la laideur, et de tenter d'élever notre sujet, de corriger le disgracieux et de combattre le non-pittoresque » (*Pictorial Effect in Photography*, 1863, trad. Serge Bramly dans sa préface à *Edward S. Curtis*, Photo-Poche n° 43, Centre National de Photographie, 1990). Robinson préparait minutieusement ses scènes par des croquis, il était partisan des interventions manuelles et accordait davantage d'importance au procédé de tirage qu'à la prise de vue elle-même.

⁵⁰ Malek Chebel, *Le corps en Islam*, Paris, 1984, rééd. PUF coll. Quadrige 1999, 234 p.

fait de leur corps un « corps textuel » selon l'expression de Malek Chebel, sont abolis ; il prescrit également, à ces femmes qui généralement s'accroupissent sur une natte en croisant les pieds devant elles, une position de lecture à l'occidentale et propre au portrait bourgeois, assis, de trois quart, satisfaisant par avance aux exigences à venir de l'anthropologie savante⁵¹.

Ces images, qui montrent des personnes paisibles, se laissant photographier complaisamment, tranchent parfois avec le récit, qui à l'occasion témoigne des réticences des autochtones⁵². Photographier les femmes a pu sembler une gageure : « Il faut regarder ce peuple à la distance où il lui convient de se montrer, les hommes de près, les femmes de loin », écrit Fromentin⁵³. Mais la prise d'images a pu se résoudre par une négociation culturelle entre l'occidental et les Africains, notamment lorsqu'il s'agit des femmes musulmanes qui sont en principe voilées. Les conditions d'une telle négociation ne sont pas toujours éclairées, en particulier quand elle a lieu avec le mari : « Lors de mon premier voyage à Zanzibar, dans une visite que je lui fis, il me donna une preuve aussi flatteuse que convaincante de cette tolérance en me présentant à sa femme et à sa fille, sans même qu'elles fussent voilées »⁵⁴ : la vertu typiquement européenne de la tolérance peut-elle ici rendre compte du succès de la négociation ? « Amenée dans notre maison, du consentement de son maître, grâce à l'intervention de l'honnête Sid-Hadad qui, témoin de l'innocence de mes travaux artistiques, s'ingéniait à me trouver des modèles, elle se prêta assez complaisamment à ce rôle »⁵⁵ ; « Ce n'est que par une faveur tout exceptionnelle, et grâce à ma qualité d'ami du maître, qu'il m'a été permis de voir quelques femmes sans ce voile grotesque »⁵⁶. Ainsi, la position même d'étranger, occidental, peut selon le commandant assurer le succès d'une telle négociation, dans un schéma où la domination coloniale invalide la domination masculine. Mais la négociation touche en vérité tous les sujets et le plus souvent, le commandant achète l'autorisation de photographier, aux hommes comme aux femmes⁵⁷ : « Il m'eut été impossible d'arriver à un résultat, si la promesse de cadeaux et d'une rémunération pécuniaire n'eût déterminé quelques hommes à venir à bord (...) Ce premier pas fait, trois femmes, plus curieuses ou plus intéressées que les autres, risquèrent aussi l'aventure, escortées et chaperonnées par le vieux et respectable Salem »⁵⁸. Ce faisant, Guillaumin réduit à une transaction économique, dans un geste typiquement libéral, une négociation culturelle.

⁵¹ Guillaumin applique généralement un protocole fixé plus tard par Armand Quatrefages de Bréau : « Des photographies bien faites ont une grande valeur. Il faut pour cela qu'elles soient prises très exactement de face et de profil », article « Collections anthropologiques » du chapitre « Anthropologie » des *Instructions générales aux voyageurs*, Paris, lib. Ch. Delagrave pour la Société de Géographie, 1875 ; cf. notre article « Sur des images disparues... », art. cit.

⁵² Sarga Moussa, « Rencontres en images. Regard du voyageur, regard du modèle », dans *L'image dans le monde arabe*, G. Beauge et J.F. Clément, Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman, extrait de *l'Annuaire de l'Afrique du Nord* 1993, Paris, CNRS, 1995, 323 p., p. 217-230.

⁵³ *Un été dans le Sahara* (1857), *Œuvres complètes*, éd. G. Sagnes, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1984, p. 176.

⁵⁴ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 1, p. 25.

⁵⁵ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 2, p. 122-123.

⁵⁶ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 1, p. 87-88.

⁵⁷ Eugène Delacroix parle des « préjugés (...) très grands contre le bel art de la peinture », mais explique que quelques pièces d'argent en viennent à bout.

⁵⁸ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaumin*, op. cit., t. 1, p. 415-416.

Le commandant est nourri de l'imaginaire du voile : « Nous ne savons que trop ce que gagnent à une pareille invention la fidélité conjugale et la dignité des femmes »⁵⁹, note-t-il, en y voyant de manière classique un symbole de la coercition féminine⁶⁰, mais il précise : « Le voile protège l'incognito de la femme coupable aussi bien que la pudeur de la vertueuse épouse »⁶¹. Nous voilà introduit par le voile dans l'imaginaire du harem, ce lieu de l'inconscient européen où de nombreuses femmes, assignées à la satisfaction d'un homme, affinent par leurs jeux les plaisirs des sens, auquel le commandant n'est pas insensible : « Ce que font les femmes dans leurs réunions particulières, je ne saurais le dire : les riches, peut-être, quelque travail de luxe, et toutes, certainement, des causeries frivoles et sans portée, seule ressource des femmes ignorantes de tous les pays »⁶².

Pourtant, le dévoilement peut n'être qu'illusion, comme dans le cas de la petite Aziza.



Aziza-Daguerréotype

⁵⁹ *Ibidem*, p. 87-88.

⁶⁰ Christelle Teraud, *Mauresques. Femmes orientales dans la photographie coloniale, 1860-1910*, Paris, Albin Michel, 2003, 143 p.

⁶¹ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale*, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, *op. cit.*, t. 1, p. 122.

⁶² *Ibidem*, p. 128.

Cette « jeune enfant de sept à huit ans, aux yeux caressants, aux longs cheveux noirs nattés, à la physionomie souriante ; un vrai bijou d'enfant couleur *café au lait*, qui le jour où [elle] dut livrer sa charmante personne à l'invisible magicien caché dans l'instrument de Daguerre, avait été solennellement revêtue de ses plus beaux atours ; son corps disparaissait sous l'or et la soie ; des cascades de perles en verroterie ou en métal ruisselaient sur son cou et sa poitrine ; des tourbillons d'anneaux s'enroulaient autour de ses oreilles, de son nez, de ses poignets ; on avait fait l'impossible pour l'empêcher d'être jolie, et cependant elle l'était encore »⁶³. Le dévoilement est surtout déceptif. Alors que le voile établit autour du corps de la femme une barrière infranchissable dans laquelle l'œil, laissé libre, est la seule partie du corps visible, et fonde l'ambivalence de l'image d'une sexualité féminine, privée de toute parole par la morale bourgeoise du XIX^e siècle, le dévoilement photographique ne semble dévoiler aucun mystère au commandant, et aboutit benoîtement à la satisfaction réciproque des deux parties : « Quant aux femmes qui vinrent à bord, l'une, qui était Ouarsanguéli (...) se prêta de bonne grâce à ce qu'on prit son portrait et parut enchantée d'avoir consenti à faire le voyage »⁶⁴ ; les mêmes expressions étant reprises pour la jeune Soumal Théri : « Elle se prêta assez complaisamment à ce rôle. Après de nombreuses tentatives, où, de part et d'autre, on apporta une patience digne d'un meilleur sort, nous parvînmes à obtenir une épreuve satisfaisante et nous congédiâmes la dame avec le salaire convenu, auquel j'ajoutai quelques mouchoirs et de la verroterie »⁶⁵. Le tabou qui définissait ce qui est permis, toléré de regarder dans le corps féminin a été visiblement désamorcé par la transaction financière. La femme swahilie n'entretient-elle pas elle-même cette confusion entre le dehors, monde de la séduction, et le dedans : « Ce qui me frappa le plus dans cette circonstance, c'est que cette femme, qui était venue fréquemment, à visage découvert, nous regarder par-dessus la muraille de notre enclos, affichant tout à coup un rigorisme inspiré sans doute par la présence d'un musulman, me reçut complètement voilée et demeura ainsi tant que je restai près d'elle. Je regrettai cette pruderie intempestive, car j'avais eu l'occasion de m'apercevoir qu'elle était, quoique du plus beau noir, remarquablement jolie »⁶⁶ ? Un jeu complexe est ainsi réduit, dans une optique toute saint-simonienne, à un échange de gratifications qui semblent rendre compte du dialogue des cultures.

Le ton du constat banal qu'emploie le commandant montre que, s'il ne partage pas encore absolument l'indifférence scientiste pour la beauté exotique, il demeure très loin, cependant, de cet effet de « sidération » que produira le dévoilement de l'altérité radicale de la beauté exotique illustré, à peine plus tard, par Baudelaire et Flaubert (*Salammbô*). Le commandant s'inscrit dans la logique d'une érotique coloniale, plutôt qu'orientaliste⁶⁷. De l'inclination intéressée pour la « ménagère », cette épouse locale qui sait préparer pour les Européens les nourritures et les médecines, les soigner lorsqu'ils sont malades tout en leur évitant

⁶³ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit., t. 2, p. 105.*

⁶⁴ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit., t. 1, p. 415-416.*

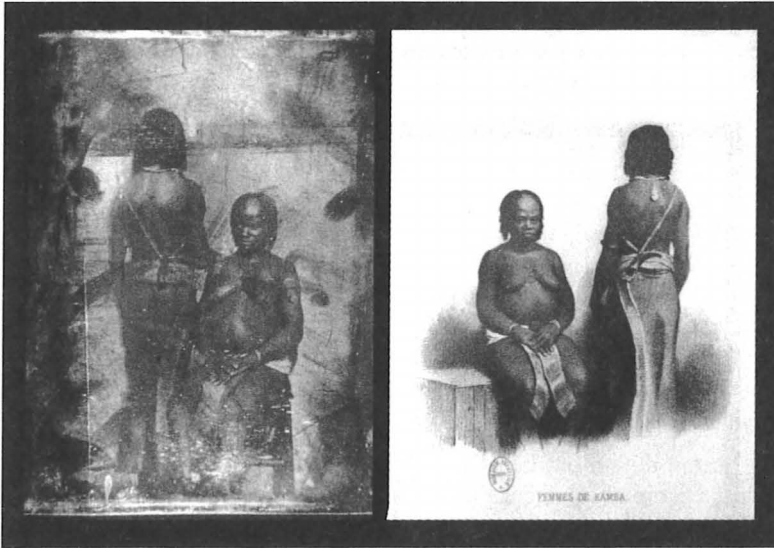
⁶⁵ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit., t. 2, p. 122-123.*

⁶⁶ *Ibidem*, p. 25.

⁶⁷ L'orientalisme amoureux est ainsi défini par Balzac dans *La peau de chagrin* : « Aux hommes supérieurs il faut des femmes orientales dont l'unique pensée soit l'étude de leurs pensées ».

le mal du pays, on passe à l'érotisation pure et simple de la femme noire. A priori, pourtant, « la femme noire est largement perçue comme possédant non seulement un appétit sexuel primitif, mais aussi les signes extérieurs de ce tempérament », commente James R. Ryan⁶⁸, faisant allusion à la Vénus hottentote, et à la déformation hypertrophiée de son vagin. Or Guillaïn n'évoque ni la Vénus, ni cette déformation usuelle nommée *m'fuli*⁶⁹ chez une population qui la pratique ; bien qu'il reconnaisse que « chez ce peuple à demi sauvage, chez qui les appétits et les instincts matériels prédominent et président presque seuls à tous les actes, une rencontre amoureuse n'a besoin d'aucun prélude plus ou moins sentimental. Les femmes soumal du sud ne se piquent pas plus que celles du nord d'une pudeur farouche »⁷⁰, l'appréciation érotique du commandant tend à « désensauvager » globalement l'africaine et l'assimile à l'Européenne.

Dans ce contexte, advient un autre dévoilement, non plus celui du visage, mais celui du corps, de la peau. La photographie va permettre ce dévoilement : « Toutes les deux avaient la peau très fine »⁷¹, note-t-il, fasciné par une pigmentation qu'il dénigrerait ailleurs, à l'évocation d'un talisman « dont le blanc poli se détache fortement sur le fond noir de la peau »⁷². Cette peau « du plus beau noir »⁷³ éclate dans le large dévoilement de l'épiderme noir que montrent les daguerréotypes.



Femmes de Kamba-Daguerréotype/Lithographie

⁶⁸ James R. Ryan, *Picturing Empire. Photography & the visualization of the British Empire*, London, Reaktion books Ltd, 1997, 272 p.

⁶⁹ Boris de Rachewiltz, *Eros noir. Mœurs sexuelles de l'Afrique, de la préhistoire à nos jours*, Paris, J. J. Pauvert, coll. Terrain vague, 1993, 334 p., p. 123-124 ; « Jamais les Swahili n'épousaient une femme dépourvue de *m'fuli* », précise l'auteur.

⁷⁰ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn*, op. cit., t. 1, p. 521-522.

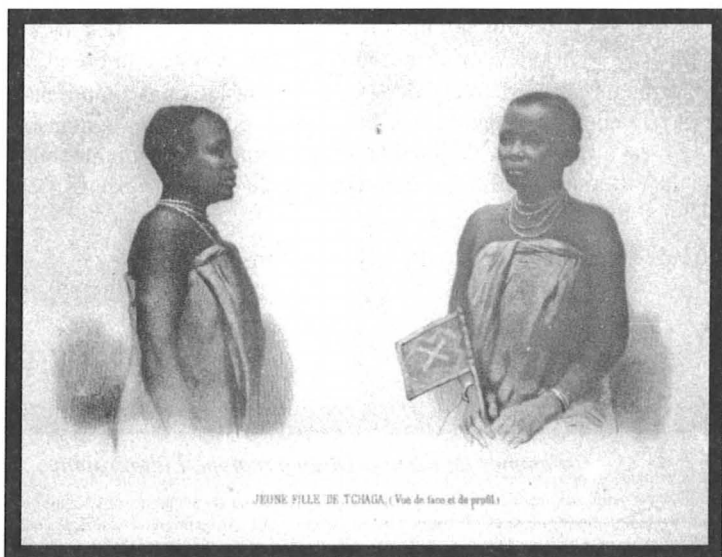
⁷¹ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn*, op. cit., t. 2, p. 215-217.

⁷² *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn*, op. cit., t. 1, p. 419-420.

⁷³ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn*, op. cit., t. 2, p. 25.

Tout en renvoyant à la classification contemporaine de Lorenz Oken, qui, dans la « chaîne des êtres », au plus bas degré, situe l'« homme à la peau », l'homme africain, le Noir, construit autour du sens, réputé inférieur, de la tactilité⁷⁴, la peau sert de révélateur, dans son dénudement, à l'impérieuse étrangeté du désir, comme à l'impérieux désir de l'étrangeté. Ainsi de deux jeunes Kiroï : « Elles avaient, sur certaines parties du corps, les seins et le devant des cuisses, un tatouage en relief, assez joli, de forme régulière, et donnant à la peau, sans en changer la couleur, l'aspect d'un cuir gaufré (...) Elles avaient le buste complètement nu ; leur unique vêtement consistait en une ceinture de cuir ornée de plusieurs rangs de gros grains de verroterie, et d'où tombait, devant et derrière, une double bande de même étoffe destinée à cacher les parties naturelles. Les morceaux de devant, présentant dans leur ensemble une largeur de quinze à seize centimètres, s'arrêtaient aux genoux ; leur roideur et leur poids les empêchaient d'obéir aux mouvements du corps et aux fantaisies indiscretes de la brise. J'aime à croire, d'ailleurs – quoiqu'on ne le vît pas – que quelque lambeau d'étoffe disposé convenablement garantissait, contre tout accident, les droits imprescriptibles de la décence »⁷⁵.

A deux reprises le commandant expose avec naïveté une approche érotique exposée comme une subtile transaction entre deux subjectivités.



La jeune fille de Tchaga-Lithographie

⁷⁴ Il l'oppose au Blanc occidental, l'« homme aux yeux », caractérisé par la supériorité du sens de la vue ; Lorenz Oken (1779-1851), *Allgemeine Naturgeschichte für alle Stände*, 8 vol., Hoffmannsche Verlags-Buchhandlung, Stuttgart 1833-41, vol. VII.

⁷⁵ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain*, op. cit., t. 2, p. 215-216.

D'abord dans la danse : « Il m'est arrivé, par exemple, de faire danser chez moi, au son d'un gros bambou percé qu'un caravanier laissait tomber en cadence sur le sol, une jeune esclave de Tchaga. C'était encore Abdallah-ben-Ali, mon grand pourvoyeur de curiosités, qui nous avait procuré cette bayadère africaine. Elle n'était pas belle, mais, dans sa manière de refuser (car elle fit d'abord des façons) et surtout quand elle dansait, sa longue plume d'autruche à la main et les grelots tintant aux chevilles, elle avait un certain air de coquetterie si piquant, un jeu de physionomie et de gestes si mignard et si agaçant, qu'elle eût produit, je n'en doute pas, sous les flots de lumière et au milieu des bosquets du jardin Mabilie, un effet renversant. On trouvera, à l'Album (planche 45), le portrait de cette nouvelle Fanny Essler »⁷⁶. Les femmes mariées dansent entre elles, mais Guillain ne peut que les imaginer confusément là où elles sont les plus inaccessibles, leurs appartements : « Quand les femmes se visitent entre elles, ces rapprochements n'ayant lieu qu'au sein d'un sanctuaire impénétrable »⁷⁷. Mais pour les femmes libres et les courtisanes, la danse sert officiellement à la recherche d'un mari. Guillain sait-il ce qu'il demande, quand il fait danser devant lui la jeune fille de Tchaga ? Sa danse, reproduction de ce que cette adolescente a appris dans le cadre du « duk-duk », est une danse érotique qui comporte des mouvements syncopés des reins, et peut durer jusqu'à huit heures de suite⁷⁸, danse de séduction, imitant les mouvements rythmiques qui dans la tradition swahilie rendent le coït plus agréable⁷⁹. Le commandant toutefois réduit la danse à une exhibition canaille, préfigurant le doublement de la domination masculine par la domination coloniale : les concubines/esclaves noires, très prisées pour leurs qualités sexuelles « débridées », sont à la fois réduites aux travaux domestiques et aux tâches sexuelles illicites⁸⁰. On relèvera néanmoins que Guillain ne comprend pas l'invite sexuelle – forme directe de la réciprocité que prônent les saint-simoniens ! – sauf à la convertir en codes occidentaux, dans une référence aux « mauvais lieux » parisiens⁸¹ : c'est à ce prix qu'il admet le désir que suscite en lui une jeune fille qui échappe à la critériation érotique conventionnelle de l'europpéen, n'étant jugée « pas belle ».

L'autre exemple est celui d'une jeune Ouarsanguéli.

⁷⁶ *Ibidem*, p. 208.

⁷⁷ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillain, op. cit.*, t. 1, p. 127.

⁷⁸ Boris de Rachewiltz, *Eros noir. Mœurs sexuelles de l'Afrique, de la préhistoire à nos jours, op. cit.*, p. 240.

⁷⁹ « Les Swahili ont inventé des raffinements érotiques : le coït rythmé qu'ils adoptent sous le nom de *titikisha* est caractérisé par des contractions spéciales du bas ventre », *ibidem*. « En Abyssinie et à Zanzibar, on enseigne aux jeunes filles des mouvements pelviens destinés à augmenter le plaisir de l'accouplement ; il est déshonorant de ne pas connaître ces *duk-duk*. Les Swahili s'entraînent aussi à certains mouvements des hanches et des fesses. L'exercice se pratique par groupes de 60 à 80 femmes qui s'y livrent nues, jusqu'à 8 heures par jour. Personne n'est autorisé à y assister. Cet entraînement des jeunes filles dure presque trois mois, après quoi elles rentrent chez elles en habits de fête. Des coutumes analogues existent, semble-t-il, aux Indes orientales, néerlandaises et ailleurs », Wilhelm Reich, *L'irruption de la morale sexuelle*, 1931, rééd. 2007, trad. P. Kamnitzer, Petite Bibliothèque Payot n° 358, 272 p.

⁸⁰ Christelle Teraud, *La prostitution coloniale, Algérie, Tunisie, Maroc (1830-1862)*, Paris, Payot, 2003, 495 p.

⁸¹ Le Bal Mabilie, établissement de danse fondé en 1840 par un professeur de danse, Mabilie père, fut transformé en une sorte de jardin enchanté avec des allées sablées, des pelouses, des galeries, des bosquets et une grotte, éclairé par 3 000 globes lumineux (gaz) qui permirent d'ouvrir le bal aussi le soir. Devenu en peu de temps l'établissement le plus en vogue du Paris de l'époque, il était réservé, en raison du prix d'entrée, à des personnes assez aisées. Rigolboche, Céleste Mogador s'y produisaient, et Chicard y introduisit en 1845 le chahut ou le cancan, danse au rythme endiablé, très osée, car à l'époque les femmes portaient des culottes fendues.



La jeune réticente-Lithographie

« Robuste fille de seize à dix-sept ans, [qui] était de haute taille et accusait de très belles formes ; mais son air sauvage et boudeur, ses mouvements roides et embarrassés disaient assez que l'appât du gain l'avait seul portée à se rendre à mes sollicitations, et que, pour avoir droit à la rémunération promise, elle ne se croyait pas *obligée* de se montrer gracieuse. Quand vint son tour de se placer sur la sellette, et qu'il s'agit de lui faire prendre une pose un peu artistique, ce fut l'objet d'un véritable débat ; encapuchonnée dans son *meuro*⁸² qui l'enveloppait ainsi de la tête aux pieds, elle s'obstinait à n'en pas lâcher un pli. Je m'évertuais, au contraire, à le lui draper élégamment sur les épaules de manière à en laisser paraître à peu près ce que nos dames ont l'habitude de découvrir en toilette de bal. Cette transaction entre mes inspirations d'artiste, et son intraitable rigorisme n'était certes pas une trop grande exigence. Mais les demi-mesures n'étaient probablement pas de son goût. Lassée de ma persistance à rétablir le discret vêtement dans la position indiquée et l'attribuant gratuitement à un tout autre attrait que celui de l'art, elle passa subitement, d'un extrême à l'autre et, au moment où, la croyant résignée, je démasquais l'objectif de la boîte, elle rabattit, avec humeur, son *meuro* jusque ses hanches en prononçant quelques mots dont le sens était sans doute : "Tiens, voilà, et finissons-en !". Mon désappointement fut cruel, mais qu'y faire ? L'instrument, rapide comme l'éclair, dessinait déjà sur l'impressionnable plaque l'objet mis à sa portée ; il fallut bien accepter la scandaleuse exhibition et, au lieu du portrait de la belle jeune fille, dont je voulais

⁸² Espèce de chemise ou de manteau de coton (auj. *marro*).

enrichir ma collection, me contenter de l'image d'une bacchante exposant, dans toute leur nudité, ses plantureux appas »⁸³.

Ainsi la nudité, à l'égard de laquelle subsiste encore un tabou inentamé, n'est jamais donnée ; ici le corps nu est une construction, fruit de la rencontre entre l'identité et l'altérité du regard⁸⁴. Mais le commandant là non plus n'a pas compris que, selon les codes musulmans, la roideur correspond à la rigidité qui est assignée aux filles. Il ne comprend pas davantage que le jeu avec le *meuro* tourne autour de ce qui est permis ou prohibé à l'œil masculin : comme à Djibouti, se révèle une érotique de la transparence qui masque drastiquement certaines parties du corps, le bas, pour en dévoiler d'autres, la poitrine. L'étrangeté comportementale est le reflet d'une double altérité, celle de la femme exotique. Cette altérité physique, qui produit un mélange d'attirance et de répulsion, que Guillaïn projette d'ailleurs aussi sur la jeune fille, « constitue un support privilégié pour la réalisation métaphorique de ses propres désirs », selon le mot de Mannoni⁸⁵.

Ici aussi, Guillaïn ramène à la conception occidentale de la pudeur ce qui est l'expression locale d'une démarche de séduction⁸⁶ : la simple photo du monde exotique n'a pas encore la capacité d'attribuer au corps, et à la personne, l'étrangeté fondamentale que l'anthropologie savante lui confèrera plus tard : le filtre du saint-simonisme ramène à la proximité de « l'entre nous » la distance irréductible de l'exotique.

** **

La rencontre ici advenue ne confronte pas, E. Saïd en convient quelque part, « un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte »⁸⁷. Deux cultures sont en présence, dans la configuration de ce qui est défini, au plan théorique, comme un échange réciproque, un dialogue. Mais le regard ethnologique du commandant attire la femme dans les rets des préjugés européocentristes, et la prise d'image par le daguerréotype, qui fige le sujet dans un immobilisme et une pose qui désactivent ses caractéristiques culturelles, l'emprisonne dans un dispositif d'érotisation dont la fonction est de substituer aux codes autochtones de l'amour, incompris, les prescriptions dépréciatives de relations encanaillées, préfiguration des rapports coloniaux.

Loin d'agir avec neutralité, l'outil du daguerréotype ne fournit pas des Africaines une image plus précise ni authentique, mais les soumet, en les intégrant à un procédé technique, à la domination. Excluant la femme du genre et la renvoyant au sexe, la photo est l'écho de ces paroles presque contemporaines de Maupassant : « Je ne l'aimais pas, non ; on n'aime point les filles de ce continent primitif (...) Elles sont trop près de l'animalité humaine, elles ont un cœur trop

⁸³ *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale, recueillis et rédigés par M. Guillaïn, op. cit.*, t. 1, p. 416.

⁸⁴ Voir *Le corps dans tous ses états. Regards anthropologiques*, dir. Gilles Boëtsch et Dominique Cheve, Paris, CNRS Editions, 2000, 145 p.

⁸⁵ O. Mannoni, *Prospero et Caliban*, 1950, rééd. sous le titre *Psychologie de la colonisation*, Paris, Begedis, Editions Universitaires, 1984, 230 p.

⁸⁶ Françoise Couchard, *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane. Mythes et représentations sociales*, Paris, PUF, 1994/2004, 312 p.

⁸⁷ Edward W. Saïd, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000, 555 p., p. 12.

rudimentaire, une sensibilité trop peu affinée (...) Aucune ivresse de la pensée ne se mêle à l'ivresse sensuelle que provoquent en nous ces êtres charmants et nuls »⁸⁸.

Dans cette confusion qui naît d'un tel « dialogue » des cultures, et malgré Saint-Simon, se met progressivement en place, en réalité, cette « situation coloniale [qui] pourrait tout, les sentiments comme la mise en œuvre rêvée, honnêtement parfois, des droits de l'homme, comme les religions aussi. Elle souligne cruellement les modes de domination les plus divers, ainsi cette "civilisation" qui naît du contact avec les sauvages », conclut Madeleine Rebérioux⁸⁹.

Jean-François Géraud
est Maître de Conférences agrégé en Histoire contemporaine
jfgeraud@wanadoo.fr

⁸⁸ Guy de Maupassant, *Allouma*, texte publié dans *L'écho de Paris* des 10 et 15 février 1889, repris dans *La main gauche et autres nouvelles*, Ed. M.-C. Bancquart, Paris, Gallimard, coll. Folio n° 3247, 1999.

⁸⁹ Madeleine Rebérioux, « Introduction » à *Amours coloniales. Aventures et fantasmes exotiques de Claire de Duras à Georges Simenon*, Alain Ruscio, Paris, Complexe, 1996, 965 p.